

Jeu
Revue de théâtre



Échec et mat *Lortie*

Aurélie Olivier

Numéro 131 (2), 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1262ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Olivier, A. (2009). Compte rendu de [Échec et mat : *Lortie*]. *Jeu*, (131), 21–23.

Lortie

TEXTE DE PIERRE LEFEBVRE / MISE EN SCÈNE DANIEL BRIÈRE / DÉCOR ET ACCESSOIRES MICHEL OSTASZEWSKI
COSTUMES MARIJA DJORDJEVIC / COUPE ET COUTURE JULIO MEJIA / ÉCLAIRAGES NICOLAS DESCÔTEAUX
VIDÉO YVES LABELLE ASSISTÉ DE MICHEL-ANTOINE CASTONGUAY / ENVIRONNEMENT SONORE JOHN REA
AVEC HENRI CHASSÉ (RENÉ MARC JALBERT), EUGÉNIE GAILLARD (CHŒUR), ALEXIS MARTIN (DENIS LORTIE),
PASCALE MONTREUIL (CHŒUR) ET CATHERINE VIDAL (CHŒUR).
PRODUCTION DU NOUVEAU THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL, PRÉSENTÉE À L'ESPACE LIBRE
DU 11 NOVEMBRE AU 6 DÉCEMBRE 2008.

AURÉLIE OLIVIER

ÉCHEC ET MAT

Le 8 mai 1984, le caporal Denis Lortie, âgé de 25 ans, faisait irruption dans le Salon bleu de l'Assemblée nationale avec la ferme intention de décharger sa mitraillette sur les députés. Son but : éliminer le gouvernement péquiste de René Lévesque. Même si le Salon bleu est vide ce jour-là, il tue tout de même trois personnes et en blesse une dizaine d'autres jusqu'à ce que le sergent d'armes responsable de la sécurité de l'établissement, René Marc Jalbert, entreprenne des pourparlers avec lui et le ramène à la raison. Tel est le point de départ de *Lortie*, création du Nouveau Théâtre Expérimental présentée à l'Espace Libre à l'automne 2008.

Quand le fait divers devient mythe

Écrit par Pierre Lefebvre, rédacteur en chef de la revue *Liberté*, le texte alterne entre différentes époques de la vie de Lortie et reprend les éléments connus du fait divers : l'enregistrement de la cassette expliquant ses actes ; le déroulement chronologique de la journée, des coups de feu tirés sur la citadelle jusqu'à la reddition ; certains éléments du procès. Pendant le spectacle, des images d'archives sont diffusées sur de multiples écrans de télévision, rappelant la surmédiasation dont l'événement fut

l'objet, et nous convainquant que nous ne sommes pas dans une fiction. La pièce dépasse toutefois le simple fait divers et devient un prétexte pour nous pencher sur nos rapports complexes et parfois troubles avec la paternité et l'État. Pour écrire son texte, Lefebvre s'est inspiré de l'essai écrit sur le sujet par Pierre Legendre, psychanalyste et historien du droit, *le Crime du caporal Lortie : traité sur le Père*, publié chez Fayard en 1989. Comme l'essai, la pièce est centrée sur le désir de tuer le père, exprimé par Lortie lors de son procès : « Mon père avait le visage du gouvernement du Québec. » C'est cette phrase qui tire le fait divers vers le mythe, lequel aborde – entre autres – les éléments primordiaux qui ont fait de l'homme ce qu'il est. Incapable de construire son identité propre, ne pouvant se définir autrement que par un père violent et éminemment destructeur, Lortie n'aurait eu d'autre choix que de le tuer pour mettre fin à son tourment. Mais celui-ci étant déjà mort, c'est un assassinat symbolique qu'il est contraint de réaliser pour se libérer. Le gouvernement représentant la figure de l'autorité dans la société, comme le père au sein de la famille, c'est sur lui que se reporte la haine du caporal. Dans *Lortie*, le crime n'est pas politique mais généalogique.

Le poids du père

Outre le texte, intelligent et admirablement bien construit, la grande force du spectacle réside dans l'interprétation magistrale d'Alexis Martin. En habits militaires, avec les cheveux plaqués, une raie sur le côté et des lunettes, il est tout simplement méconnaissable. Il incarne un Lortie en pleine crise psychotique, prostré, envahi de tics nerveux, nous livrant par bribes la violence qui a habité son histoire personnelle, le traumatisme qui en est résulté, son obsession de la figure paternelle, et la peur qui l'a saisi lorsqu'il est devenu père à son tour : « Quand j'ai vu, j'ai su que j'allais devenir pareil comme lui, pareil comme mon père.



Alexis Martin (Denis Lortie) et le chœur (Catherine Vidal, Pascale Montreuil et Eugénie Gaillard) dans *Lortie* (NTE, 2008). © Gilbert Duclos.

[...] Je suis devenu un père quand mon fils est né¹. » Avec sa mitraillette, il vise le public installé dans des gradins qui se font face de part et d'autre de la scène, rappelant ceux du Salon bleu ; une disposition déstabilisante pour le spectateur qui se trouve ainsi au cœur de l'action. Le travail sur les mots est impressionnant : la syntaxe désarticulée de Lortie, ses multiples phrases inachevées en disent beaucoup sur la souffrance accumulée au cours des années ainsi que sur sa logique personnelle. Martin parvient à nous faire entrevoir les tréfonds de l'âme de Lortie et à lui donner une humanité que les simples faits ne peuvent lui conférer. Bien sûr, cette histoire est d'une effroyable violence, puisque plusieurs personnes y ont perdu la vie. Le metteur en scène Daniel Brière la traite toutefois avec beaucoup de subtilité, rappelant son existence sans en faire étalage, grâce à des images sur quelques-uns des écrans et à des bruitages plus suggestifs qu'agressants. On est ici bien loin du voyeurisme. La figure du père est aussi présente à travers le sergent d'armes Jalbert, interprété par Henri Chassé. Jalbert incarne l'image du bon père, par contraste avec le vrai père de Lortie. Pendant toute la durée de son intervention, il fait preuve à la fois d'auto-

rité et d'une honnête bienveillance. D'un calme olympien, il s'adresse à Lortie comme à un être humain, écoute ce qu'il a à dire, cherche à le comprendre, tout en restant parfaitement honnête avec lui sur son rôle et ce qui attend Lortie lorsqu'il se rendra aux autorités. La relation qui s'établit progressivement entre eux est fascinante au point qu'on en oublie presque qu'on est au théâtre. Dommage que le visage d'Henri Chassé apparaissant sur les écrans de télévision quand il demande deux cafés nous fasse abruptement reprendre conscience qu'il s'agit bel et bien d'une représentation.

De la psychanalyse à la tragédie

Pour Lefebvre, cette affaire a quelque chose de tragique, ainsi qu'il l'a expliqué dans une entrevue accordée à Christian Saint-Pierre pour le journal *Voir* : « Pour moi, que Lortie ait fini par se livrer, qu'il ait décidé d'assumer sa folie devant la justice, c'est pour ça que c'est tragique, au sens classique du terme. Il a vu la lumière. Lortie qui accepte de se livrer, c'est Œdipe qui se crève les yeux après avoir réalisé ce qu'il a fait². » Outre Lortie et Jalbert, la pièce met en scène un chœur composé de trois femmes : Eugénie Gaillard, Pascale Montreuil et Catherine Vidal. Comme dans *Bob* de René-Daniel Dubois, présenté au Théâtre d'Aujourd'hui cette année³, le procédé est diablement efficace. Tout au long du spectacle, le chœur exprime ce que Lortie ne parvient pas à énoncer et révèle la portée mythique, psychanalytique et philosophique de l'événement. Il fait, par exemple, un parallèle entre l'histoire de Lortie et le mythe de Thésée⁴, comparant le labyrinthe dans lequel est enfermé le Minotaure avec celui qui se trouve dans la tête de Lortie : « L'histoire qu'on raconte à soir/ c'est rien qu'une autre histoire de monstre/ c'est rien qu'une autre histoire de labyrinthe/ mais comme cette histoire-là, elle se passe au Québec/ Thésée/ le labyrinthe ici il est dans la tête de Thésée/ puis une fois arrivé au bout il trouve rien [...] Thésée arrive au bout du labyrinthe, qui se trouve dans sa tête, puis là/ il voit bien qu'il y a rien/ [...] mais le Minotaure, le fils maudit, le monstre qui mange les enfants est pas là/ c'est encore pire que dans l'histoire des Grecs/ parce que même si le monstre est pas là, les enfants du pauvre monde se font quand même manger. » Les interventions du chœur sont fréquentes, et parfois un peu envahissantes – notamment lors du long dialogue entre Lortie et Jalbert –, mais elles enrichissent tout de même considérablement le propos. Les trois comédiennes, vêtues de blanc, font preuve d'une remarquable coordination, prononçant l'une après l'autre des morceaux de phrases, de manière presque musicale. Malgré la répétition du procédé,

2. « Pierre Lefebvre et la pièce *Lortie*. Tragédie nationale », *Voir*, 6 novembre 2008.

3. Voir l'article de Jean Cléo Godin dans ce numéro.

4. Homme à tête de taureau et corps d'homme, fils de Pasiphaé (la femme de Minos) et d'un taureau, le Minotaure fut enfermé par Minos dans un labyrinthe construit par Dédale. Tous les neuf ans, sept jeunes gens et sept jeunes filles lui étaient envoyés en sacrifice. Une année, Thésée fit partie des jeunes gens. La fille de Minos, Ariane, qui était amoureuse de lui, lui révéla ce qui l'attendait et lui remit une bobine de fil, grâce à laquelle Thésée put sortir du labyrinthe après avoir tué le Minotaure.

1. Toutes les citations sont des transcriptions effectuées à partir de la captation du spectacle réalisée par le Nouveau Théâtre Expérimental en novembre 2008 à l'Espace Libre.

leurs interventions ne sont jamais lassantes. Tantôt elles respirent de manière audible, tantôt elles se prennent par la taille, parfois elles crient, se jettent au sol, serrent Lortie dans leurs bras, rient. Elles semblent faire partie de Lortie lui-même, comme un symbole de sa schizophrénie.

Une histoire d'échec

Lortie, c'est l'histoire d'un échec. Quand le caporal arrive dans le Salon bleu, celui-ci est vide. Ceux qui tombent sous ses coups ne sont pas ceux qui étaient visés, ce qui empêche l'exorcisme. « J'suis venu pour tuer, pis y a pas personne », dit Lortie. Comme Jalbert le lui explique, son acte était de toutes façons voué à l'échec parce qu'un autre gouvernement aurait remplacé celui qu'il aurait abattu. Dans toute la pièce, on retrouve cette notion d'échec à différents plans : échec de la cellule fa-

miliaire, échec de la société à intégrer l'un de ses membres (Lortie raconte que, dans l'armée, il fut la risée de ses camarades), échec à prendre en charge les individus fragiles et à les empêcher de commettre l'irréparable, échec de la police à arrêter un aliéné dangereux... L'expression de la folie étant culturelle⁵, celle de Lortie est éminemment québécoise et la pièce nous amène à nous interroger sur nos manquements, en tant que société. Nous quittons la salle secoués, mais un peu plus éclairés, reconnaissants à Lefebvre d'avoir pris le pari de s'adresser à notre intelligence, et de nous avoir offert un théâtre instructif mais ni doctoral ni pédant. ■

5. Une illustration frappante est l'apparition dans les sociétés occidentales, ces dernières années, d'un nouveau syndrome, baptisé syndrome de Truman, dans lequel le malade a l'illusion d'être le héros involontaire d'une émission télévisée, comme dans le film à succès *The Truman Show*. Voir à ce sujet l'article de Jennifer Peltz publié sur <cyberpresse.ca> le 1^{er} décembre 2008, « Le syndrome de Truman, nouvelle maladie psychiatrique ? ».



Lortie de Pierre Lefebvre, mis en scène par Daniel Brière (Nouveau Théâtre Expérimental, 2008).
Sur la photo : Henri Chassé (René Marc Jalbert) et Alexis Martin (Denis Lortie). © Gilbert Duclos.